

Le Mérens

prince noir d'Ariège



textes

Michel Vidal Saint-André

photographies

Jean-Louis Gasc

préface

Anne Brenon

LOUBATIÈRES



Les peuples qui n'ont pas de légende, a joliment dit un poète contemporain, sont condamnés à mourir de froid. Les Mérens ne sont pas près de connaître cette fin atroce. Outre la toison dont les parent les premiers frimas de l'automne, ils peuvent opposer aux rigueurs du thermomètre toute une série de récits anciens ou récents, d'origine populaire ou savante, qui manifestement doivent plus à l'imagination ou au patriotisme qu'à un examen scrupuleux des documents.

Faire une place à cet imaginaire est d'autant plus nécessaire que la fable n'est plus ce qu'elle était. Elle n'est plus l'invention dénuée de toute logique, et par conséquent vouée à l'insignifiance, à laquelle la réduisaient naguère certains dévots du rationalisme. L'idée prévaut aujourd'hui que la parole fabulatrice n'est pas indomptable. Expression d'une pensée mal domestiquée, elle pourrait être ramenée à la raison, comme on ramène à l'écurie un cheval emballé.

Les traditions dont nous avons eu connaissance seront présentées ici dans l'ordre chronologique non de leur apparition, mais des époques auxquelles elles se rapportent. Quant aux « lectures » qu'il nous arrivera de proposer... le compilateur propose, le lecteur dispose.

La chevauchée légendaire

*Danse de poulains
au crépuscule à l'estive
de Garsen.*

*Page suivante :
L'étalon R'Ghiou Shemtov.*





LEURS ANCÊTRES LES GAULOIS

Le cheval de Mérens face aux légions de Jules César : c'est un rapprochement que l'on rencontre pour la première fois sous la plume d'un vétérinaire, le docteur Prunet, dans un ouvrage au demeurant tout à fait recommandable. Le thème a par la suite fait dans les Alpes une brillante carrière journalistique à laquelle le souvenir des Allobroges n'est peut-être pas étranger.

Résumons les faits. En 56 avant J.-C., Jules César, qui guerroye en Gaule depuis un an, charge un de ses lieutenants, Crassus, de soumettre l'Aquitaine. Ayant rassemblé des troupes en Narbonnaise, Crassus pénètre sur le territoire des Sotiates, une tribu gauloise dont la cavalerie, nous apprennent les *Commentaires*, constitue la force principale. À l'issue d'un combat « long et acharné », les Sotiates sont contraints de déposer les armes et de livrer leur citadelle. Comme beaucoup de peuples et de places fortes cités par César, les Sotiates et leur oppidum n'ont pas laissé suffisamment de traces dans les textes ou sur le terrain pour que leur localisation ne souffre aucune discussion. S'alignant sur Camille Jullian, maître incontesté de l'histoire de la Gaule sous la Troisième République, les éditeurs modernes des *Commentaires* proposent de situer les opérations de Crassus à Sos, dans l'arrondissement de Nérac (Lot-et-Garonne). Ils n'ont pas été sensibles aux efforts d'un érudit tarasconnais du XIX^e siècle, Adolphe Garrigou, dont les arguments tendaient à rapatrier les Sotiates sur le pays de Foix, où ils auraient donné leur nom à la vallée de Vicdessos.

Qu'à cela ne tienne. Grâce à Garrigou et à son continuateur le docteur Prunet, les Gaulois du pays de Foix, juchés sur leurs petits chevaux noirs, poursuivront encore longtemps, dans la mémoire des Ariégeois, leur héroïque combat contre l'envahisseur romain. Il faudrait davantage que les diktats de quelques universitaires pour les priver, eux et leur cavalerie, d'un si bel acte de résistance.

TENCENDUR OU L'EMPREINTE CAROLINGIENNE

La commune de Bouan, dans le canton des Cabannes, doit à sa grotte fortifiée, la « spoulga de las gleyzos », une courte mention dans la plupart des guides touristiques de l'Ariège. Un privilège plus récent, celui d'accueillir chaque année les concours nationaux de la race de Mérens, lui vaut dans certains milieux une notoriété qui dépasse largement les frontières du département. Mais sait-on qu'elle est aussi la seule commune de France à conserver la trace... du cheval de Charlemagne ?

Douze siècles après son équipée militaire dans la « marche d'Espagne », l'empereur à la barbe fleurie a laissé un souvenir très vivace dans le Sabarthes, ancienne viguerie carolingienne dont les limites coïncidaient à peu près avec celles du berceau de la race de Mérens. Si vivace que certains lecteurs de la *Chanson de Roland*, s'appuyant sur des arguments toponymiques, n'ont pas craint de situer dans les hautes vallées de l'Andorre et de l'Ariège les épisodes sanglants de la bataille de Roncevaux. Sans exposer ni discuter leur thèse, constatons l'étonnante concentration sur quelques kilomètres carrés, autour de Tarascon, de références religieuses, funéraires ou guerrières à la légende carolingienne. Les plus connues se rapportent à la chapelle de Sabart, vouée au culte d'une vierge noire dont l'invention miraculeuse, en 778, aurait coïncidé avec le passage de Charlemagne ; à la grotte de Bédeilhac, qui abriterait le tombeau de Roland ; aux champs de bataille du Pré Lombard, aux portes de Tarascon, et du cimetière de la Unarde, perché à 2 300 mètres entre Aston et Siguer, où Francs et Sarrasins auraient croisé le fer.

C'est sur le chemin forestier conduisant de Bouan à la Unarde, à une demi-heure de marche du village, que la sagacité des habitants du lieu a reconnu, gravées dans la pierre, les traces plantaires du cheval de Charlemagne, Tencendur, et de son chien, dont la chanson de geste n'a pas perpétué le nom. Le support rocheux présentant, à défaut de vraisemblance, une solidité qui défie les siècles, les signatures des deux quadrupèdes sont restées aussi lisibles qu'au premier jour.



Et si une expertise retrouvait les mensurations d'un Mérens et d'un Labrit ? Quelle revanche, pour ces Pyrénéens réputés d'origine roturière, que de pouvoir soudain se réclamer, empreintes digitales à l'appui, d'un lointain compagnonnage impérial !

SACRIFIÉ AU SALUT DE SON MAÎTRE

Avec son clocher de plan carré, percé de trois rangées d'arcatures en plein cintre, l'ancienne église de Mérens, aujourd'hui aux trois-quarts ruinée, évoque ses sœurs romanes de Catalogne. Rien de plus normal. Tout au long du Moyen Âge, les influences politiques et culturelles ont franchi le col de Puymorens avec la même facilité que les marchandises. Au point qu'au début du XI^e siècle, le village de Mérens s'est trouvé rattaché pendant plusieurs années aux domaines des seigneurs d'Enveigt, comtes de Cerdagne.

Spoulga – c'est-à-dire grotte fortifiée – de Bouan. De telles fortifications troglodytiques, fréquentes en haute Ariège, ont suscité au XX^e siècle bien des spéculations. Il ne s'agit pourtant que d'un réseau de forteresses, tenues au Moyen Âge par un châtelain du comte de Foix et destinées à la surveillance du comté.





Le village de Mérens-les-Vals.



C'est à cette époque qu'a été fondé l'Hospitalet, à la suite d'un vœu dont il n'eût pas été injuste, s'il faut en croire la tradition rapportée par l'abbé Duclos, de dédier une part de l'ex-voto à la race qui nous occupe.

Par un sombre après-midi d'hiver de l'an 1003, Bertrand d'Enveigt quitte Mérens à cheval pour regagner la Cerdagne. Il est surpris au pied du col de Puymorens par une tempête de neige qui l'oblige à s'arrêter et bientôt saisit ses membres d'un engourdissement mortel. Nul abri alentour ! Rassemblant ses dernières forces, le chevalier abat sa monture d'un coup d'épée, lui arrache les entrailles et se blottit dans la carcasse fumante, en promettant au Ciel, s'il lui laisse la vie, de bâtir sur place un hospice pour les voyageurs.

Le Ciel, aidé de la carcasse, ayant rempli sa part du contrat, la famille d'Enveigt fera construire sur les lieux du drame un petit hôpital (L'Hospitalet) qui hébergera les voyageurs jusqu'à sa destruction en 1462... par une bande armée venue de Cerdagne.

Gardons-nous de réagir avec notre sensibilité moderne à un sacrifice dont la grandeur, plus que l'horreur, dut mettre en émoi les veillées des châteaux et des chaumières. Songeons aussi aux rites d'immolation, réelle ou fictive, par lesquels certaines communautés croyaient devoir inaugurer leurs nouvelles fondations.

Cela dit, n'oublions pas quand même que le sang de la victime, s'il a été répandu, n'a pas rougi la terre de Foix, mais celle de Cerdagne, à laquelle appartenait alors le village de Mérens.

LES CATHARES, LA JUMENT ET LE FUTUR PAPE

En haute Ariège, le ventre des chevaux ne servait pas seulement d'abri aux voyageurs en perdition. Il arrivait aussi qu'il constituât une étape de choix pour les âmes des défunts en voie de purification. En font foi les interrogatoires auxquels furent soumis, dans le premier quart du XIV^e siècle, les derniers tenants du catharisme dans la montagne ariégeoise.

Ultime bastion de l'hérésie après la chute de Montségur, le haut pays de Foix eut à subir, entre 1319 et 1324, le zèle inquisiteur de l'évêque de Pamiers, Jacques Fournier, qui devait plus tard être élu pape à Avignon sous le nom de Benoît XII. Le futur pontife mena si bien son enquête que la croyance des cathares à la transmigration des âmes, telle du moins qu'elle était perçue par les éleveurs de la haute Ariège, n'eut bientôt plus de secrets pour lui.

Il apprit ainsi qu'entre les êtres vivants dans lesquels l'âme pouvait se réincarner avant de rejoindre, lavée de toute souillure, le royaume des purs esprits, régnait une rigoureuse hiérarchie ; et qu'au sommet de la pyramide,





juste derrière la femme, mais avant la lapine, la chienne et la vache, se dressait, souveraine, la jument, trait d'union entre l'espèce humaine et le monde animal.

Saluons l'émouvant hommage des cathares au cheval ariégeois, en qui ils voulaient peut-être honorer la pureté à laquelle ils aspiraient, sans toujours l'atteindre.

On disait à Pamiers à la même époque, ajoute notre informateur, que les chevaliers tués au combat emmenaient leur monture dans l'autre monde. Les messagers des âmes, les armariés, chargés de maintenir le contact avec l'au-delà, les voyaient errer le soir dans la campagne, montés sur des chevaux squelettiques à la patte blanche. Le poil blanc associé au malheur : le thème va resurgir, nous allons le voir, quelques siècles plus tard.

PESTE NOIRE ET CAVALE BLANCHE

En 1631, une épidémie de peste extermine jusqu'au dernier, ou presque, les habitants de Mérens. L'unique survivant, devenu seul maître des lieux, cède aux Andorrans les vastes pâturages en amont de l'Hospitalet, qui dès lors prennent le nom de soulane d'Andorre. Pour prix de son abandon, il reçoit une « cavale blanche ».

Duclos, encore lui, nous rapporte ici une histoire à double fond. La place de la cavale blanche dans le récit ne laisse aucun doute sur la nature du mal qu'il s'agit d'extirper. Derrière la peste se cache une autre calamité, la seule qui compte encore pour le narrateur : la mainmise des Andorrans sur les pâturages tant convoités.

Très vraisemblablement forgée au XVIII^e ou au XIX^e siècle pour argumenter les interminables procès qui opposèrent Ariégeois et Andorrans sur la propriété de la soulane (on a chicané jusqu'en 1883), l'histoire nous intéresse par le sens qu'il convient de donner à la figure de la cavale blanche.

Son nom peut faire naître l'idée d'une parenté avec la Blanque Jument de l'Artois, qui jadis invitait les passants à monter sur son dos pour des promenades beaucoup plus mouvementées que celles proposées par nos modernes centres équestres.

Il ne nous paraît pas raisonnable d'aller quérir à l'autre bout de la France une explication à laquelle le contexte local se charge aisément de pourvoir. S'ajoutant à l'insupportable aliénation territoriale que représente l'abandon de la soulane, la présence d'une robe blanche introduit dans la jumenterie un risque de métissage qui parachève la trahison. Inutile de chercher ailleurs sa raison d'être. L'histoire de la cavale blanche, destinée dans l'esprit de ses

L'église Saint-Pierre de Mérens-les-Vals (X^e siècle), offre un témoignage du premier art roman méridional, et présente de nombreuses parentés avec certaines églises andorranes (Pal, Canillo).

inventeurs à prouver la félonie d'un donateur abusif, nous confirme l'ancienneté chez les Ariégeois d'un parti pris sur lequel ils ont rarement transigé, à savoir leur attachement à la robe noire de leurs chevaux.

SOUS LES AIGLES DE LA GRANDE ARMÉE

La rumeur s'est fait jour à la fin des années 1980. Réquisitionné comme beaucoup de ses semblables de France et de Navarre, le cheval de Mérens aurait participé avec honneur aux campagnes napoléoniennes. Il se serait même couvert de gloire lors du passage de la Bérézina, dont on sait qu'il fut un épisode singulièrement dramatique de la retraite de Russie en 1812.

Outre un maréchal, six généraux et une foule de soldats de moindre grade, l'Ariège a évidemment fourni des chevaux à la Grande Armée. Il semble cependant qu'en raison d'une part de la suppression des dépôts d'étalons en 1790, d'autre part des lourdes ponctions déjà opérées par les guerres de la Révolution, les réquisitions impériales n'aient pas mobilisé des effectifs très importants. On n'a ainsi prélevé dans le département, entre 1810 et 1814, que 250 chevaux et mulets pour les besoins de la cavalerie et de l'artillerie.

Aucun bulletin de la Grande Armée, aucun mémoire de l'époque ne signale, à notre connaissance, les titres particuliers que la race ariégeoise aurait acquis à la reconnaissance de l'Empereur, sur la Bérézina ou ailleurs.

L'origine de l'hyperbole ne saurait être déterminée avec certitude. Peut-être convient-il d'y voir une transposition moderne des exploits de la cavalerie gallo-sotiate, les cosaques du tsar se substituant aux légionnaires de César. À moins qu'il ne s'agisse d'une mauvaise lecture d'un article paru en 1988 dans la presse locale, où l'auteur, retraçant brièvement la carrière du général Laffite, fondateur de l'élevage de Laffite-Bouan, faisait incidemment état de la présence de ce cavalier... en 1812 sur la Bérézina ! Coïncidence ?

Le cheval de Mérens va sortir de sa légende dans un triste état. Taillé en pièces par les Romains, éventré au pied d'un col par un chevalier catalan, couché avec les cathares sur les registres de l'Inquisition, menacé de gâcher ce qui lui reste de vie par une mésalliance avec une jument blanche, et pour finir pourchassé dans la toundra par les cosaques, notre héros, malgré l'endurance qu'on lui connaît, n'est sans doute pas loin de demander grâce. Il est grand temps, pense certainement le lecteur, que sa légende se termine pour faire place à l'histoire.





Pas si vite ! Ce n'est pas parce que les textes soudain s'assagissent que les imaginations vont se tarir et les langues se lier. La veine savante ou littéraire épuisée, il reste les mille filons des histoires qui naissent et se racontent en montagne, au café, sur les champs de foire ou les lieux de concours. Moins précises que les précédentes faute d'être codifiées ou suggérées par une version écrite, elles sont plus ouvertes à l'invention du conteur. À cela s'ajoute qu'en multipliant les aléas du bouche à oreille, les nouvelles distances créées par l'extension de la race hors de son berceau accroissent encore les occasions de remaniement. Nul doute que sous les sabots du cheval de Mérens surgissent et s'enrichissent tous les jours de nouveaux récits d'où sortira, le moment venu, un additif au corpus légendaire que nous venons d'ouvrir.

Rassemblement à Bouan.

Page suivante : descente d'estive.

BONBON, OU LES INFORTUNES D'UN ÉTALON

Plusieurs candidats se pressent déjà à la porte de ce supplément. D'abord la « jument infanticide », que l'in vraisemblance de son crime commande de reléguer impitoyablement au rayon des affabulations : consignée dans son écurie pour cause de mise bas le jour de la montée en estive, elle aurait tué son poulain qui l'empêchait de suivre ses compagnes ! Nous pensons aussi à cet étalon des Alpes, conduit au suicide, nouveau Roméo, parce qu'on l'avait séparé de sa jument préférée ; ou à cet autre étalon, plus proche de Rambo, qui aurait brisé son box et semé la terreur sur le débarcadère d'on ne sait plus quel port d'Afrique où l'aurait expédié l'administration des Haras.

Mais il faudra surtout ajouter au mémorial de la race la véridique histoire de l'étalon Bonbon, promis à devenir pour les Mérens de la haute Ariège ce qu'est le dernier des Mohicans pour les Indiens d'Amérique, ou le dernier des Abencérages pour les Maures du royaume de Grenade. Ceux qui l'ont connu ont le devoir de rappeler les épisodes qui un jour peut-être feront de lui un personnage de roman, voire de tapisserie.

Les amateurs de noblesse utérine noteront d'abord la distinction ambiguë dont il hérita dès sa venue au monde, au printemps 1967. Ne fut-il pas le dernier-né de l'écurie de Jérôme Laurens, dernier éleveur autochtone de Mérens-l'Hospitalet ?

Pour les âmes plus sensibles aux aléas de l'existence qu'à ceux de la naissance,





l'histoire de Bonbon commence vraiment le jour où il manque de passer sous les roues du transpyrénéen, surgi comme un prédateur d'un des nombreux tunnels qui creusent la montagne entre Ax et le col de Puymorens. Et elle atteint son acmé avec l'abominable absurdité de cette cabane-piège de la vallée du Mourgouillou, dont la porte, ouvrant vers l'intérieur, se referma comme la pierre d'un tombeau sur toute sa famille, le laissant orphelin sur le pâturage déserté. Dans la plaine, ce jour-là, on fêtait le 14 juillet.

Jérôme Laurens achèvera le sevrage du poulain à l'aide d'un biberon, puis d'une chèvre, réplique pyrénéenne de la chèvre Amalthée allaitant Zeus dans une grotte de l'île de Crète ! Ce dernier devoir accompli, il renoncera à reconstituer son troupeau. Faute de pouvoir extraire les huit chevaux emmurés, on devra chauler et condamner la cabane.

Expatrié en région Rhône-Alpes dans le camion d'un maquignon, Bonbon connaîtra, après bien des péripéties, un retour triomphal au pays natal, où il obtiendra la même année le premier prix de sa catégorie au concours des Cabannes et l'étalonnage dans la prestigieuse jumenterie d'Aston, toute proche des lieux de ses premiers galops.

À nouveau enlevé au berceau de sa famille et presque oublié des hommes, il mourra en 1987, foudroyé sur une estive des montagnes de Massat en même temps que onze juments et six poulains.

Même sommairement relatée, l'histoire de Bonbon est trop belle pour que la main d'un artiste, ou à défaut celle du temps, n'y brode pas un jour des rajouts plus beaux encore. Décidément, le cheval de Mérens n'est pas près d'en finir avec sa légende.



Paquita des Gesquis.



Estive en vallée d'Aston.

Le Mérens *prince noir d'Ariège*



NÉE D'UN CROISEMENT DU MYTHE ET DE LA RÉALITÉ, L'IMAGE D'UN CHEVAL LIBRE ET NOIR HANTE AUJOURD'HUI LES HAUTS ESPACES PYRÉNÉENS. RANDONNEURS, TOURISTES, AMATEURS DE MONTAGNE, CEUX QUI L'ONT RENCONTRÉ L'ÉTÉ SOUS LES CIMES, EN MOUVANTS TROUPEAUX GARDÉS PAR UN ÉTALON, PENSENT À DES HORDES DE CHEVAUX SAUVAGES. LE MÉRENS EST POURTANT LE COMPAGNON DE TOUJOURS DU VILLAGEOIS ARIÉGEAIS.

MICHEL VIDAL SAINT-ANDRÉ

ISBN 978-2-86266-605-1



34€ 9 782862 666051

www.loubatieres.fr